

E

Théâtre. — *Les Enfers de Paris.* — Las de la vie tranquille qu'ils mènent dans la province qui les a vus naître, deux jeunes Bretons, Georges de Kerven et son ami Chabanais, prennent le parti de venir vivre à Paris, pour goûter, eux aussi, à la coupe de plaisirs que la grande ville tend à ses habitants. Jacques Kerlebon, fermier de Georges, les suit bientôt pour les détourner de leur fatale résolution et tâcher de les ramener au village, mais toutes ses démarches supplianentes demeurent vaines ; et le souvenir qu'il rappelle à Georges de Madeleine, son amante désolée, à Chabanais de la petite Tronquette, inconsolable de son départ, les tendres images du château de Kerven qu'il évoque, ne peuvent vaincre la résistance des deux amis.

Du jour de ce refus, un mauvais génie, nouveau Protée, va s'attacher à leurs pas, et nous les rencontrerons plus tard, hantant un monde d'escrocs et d'aventuriers, se livrant à une existence pleine de douceurs dans les salons d'une dame Saint-Alphonse, où ils entreront en relations avec l'usurier Jacobus, connu sous le nom du major Chickoff.

Bref, le jeu et les alliances féminines qu'ils ont contractées leur ont enlevé leur dernier écu, et Cligny les compte au nombre de ses détenus, lorsque ce Satan, qui les avait conduits dans les bas-fonds où ils devaient se perdre, vint, sous les traits d'une jeune et charmante fille, leur ouvrir les portes de leur prison, en jetant aux pieds de Georges un portefeuille de 200,000 fr.

Ils ont compris maintenant où se trouvait le véritable bonheur et que les plaisirs perfides que l'on goûte à Paris n'avaient rien de comparable aux saintes joies que procure le toit paternel. Ils retournent en Bretagne où Georges s'unît à Madeleine et Chabanais à la petite Tronquette.

Telle est, en peu de mots, la donnée assez peu vraisemblable de cette pièce, dans laquelle l'auteur, un Vendéen, pour mieux faire saisir la différence qui existe entre cette vieille province de Bretagne, fidèle à la foi de ses pères, où les idées voltaïennes n'ont pu encore pénétrer, et Paris, cette ville impie, dit-il, où les sentiments religieux diminuent chaque jour, l'auteur fait constamment vivre ses personnages dans un monde peuplé de filous, au milieu de ces égouts de la grande ville, décrits dans les *Misérables* avec tant de talent et de vérité.

Les artistes sont connus du lecteur. Nous avons déjà eu plusieurs fois l'occasion de les féliciter. Chabanais et son ami Georges ont été très amusants. M. Désir a parfaitement bien conservé, dans le rôle de Chickoff, l'air et le maintien qu'exigeait son rôle de filou. Quant à M^e Madeleine, ce perfide atan, n'était la volubilité qu'elle apporte dans ses discours, nous n'aurions que des compliments à lui adresser pour la façon intelligente dont elle s'est tirée de son rôle.

SCIPION.

Un de nos amis de Pons nous apprend que les représentations que donne la troupe Désir dans cette ville sont régulièrement suivies. De tous les acteurs que le théâtre de Pons a vus jouer, ce sont les seuls, dit-il, qui aient mérité cet empressement et cette assiduité, que les troupes précédentes n'ont jamais rencontré chez les Pontois.

Nous sommes très heureux de l'accueil bienveillant qu'a fait jusqu'ici à la troupe de Saintes une petite ville qui a toutes nos sympathies et que nous verrions avec peine privée des agréments dont elle profite si bien.

S.

(27 juillet 1872)